

l'eau dissolvante de l'exégèse, tout comme le Rationalisme ennemi du surnaturel, pour enlever du Nouveau-Testament l'appel hardi du Nazaréen à ses propres miracles. Mais on connaît aussi ce dissolvant en Orient.

Ce qui précède suffira, pour démontrer combien est hasardée la vague assertion que toutes les religions ont, comme la religion chrétienne, entouré leurs auteurs d'une auréole de miracles, offrant en apparence la même crédibilité historique.

CHAPITRE V.

DES CONTRADICTIONS DE L'HISTOIRE ÉVANGÉLIQUE.

Quoique la crédibilité de l'histoire évangélique ait été solidement établie par les recherches des anciens apologistes, la critique moderne a cru trouver les plus fortes preuves du contraire dans les contradictions des historiens du Christ. Il nous faut donc examiner encore cette difficulté, qu'on nous oppose comme décisive. Quand on a abjuré la foi à la Providence, il est naturel de clore ses études historiques par ce mot de Voltaire : « l'Histoire est une fable convenue. » La raison se révolte heureusement contre un pareil suicide. De même que le scepticisme dogmatique, finissant par douter de ses doutes, revient à

la foi en une vérité dogmatique, de même aussi le scepticisme historique, après avoir rejeté toute foi à l'observation d'autrui, et, qui plus est, à son observation personnelle, finit par admettre une certaine perception de la vérité historique, quel qu'inadéquante qu'elle lui paraisse. Bayle n'a-t-il pas fini par se railler lui-même de son pyrrhonisme ? Dans un écrit composé peu de temps avant sa mort, il s'amusa à prouver que la bataille de Hochstedt était une fable. Parmi les faits qui révèlent l'infirmité de l'esprit humain, cet exemple ne doit pas assurément tenir le dernier rang.

L'opinion des théologiens qui voient dans l'écriture un ensemble parfaitement homogène, n'est point assurément sans vérité ; elle est surtout bien préférable à celle des critiques téméraires, qui croient pouvoir séparer l'esprit de l'Écriture sainte des paroles qui en sont le corps, comme on sépare (s'il est permis d'employer cette comparaison burlesque) le pain de sucre du papier qui lui sert d'enveloppe. Mais si l'écorce ne peut être indifférente au cœur de l'arbre, faut-il pour cela confondre ces deux choses ? Tous nos membres sont les parties d'un même corps ; aucun ne lui est totalement inutile ; c'est un seul et même principe naturel qui fait croître les cheveux sur la tête et fait battre le cœur dans la poitrine ; l'importance de ces deux choses pour la vie du corps n'en est pas moins très différente. S'il en était autrement, pourquoi la vie de l'homme se prolonge-

dénier à l'histoire évangélique, non plus qu'à toute autre, le droit de concilier au moins une partie de ses discordances au moyen d'hypothèses. Un grand nombre d'entre eux ont même avoué que des différences de détails, bien qu'impossibles à expliquer, ne prouvent nullement la fausseté du fond même de l'histoire. Notre critique au contraire nie, d'une manière pour ainsi dire absolue, le droit de se servir d'explications conjecturales. On sait comment *Lessing* mit nos théologiens à la torture avec ses antinomies de l'histoire de la Résurrection. Eh bien ! ces différences, qu'il savait si bien exploiter, l'ont-elles décidé à abandonner l'histoire elle-même ? Nullement ! « J'accordais, dit-il dans sa duplique, « j'accordais au fragmentiste ses prémisses (qu'il existait de véritables contradictions), mais je niais la conséquence. Qui s'est jamais permis de tirer une pareille conséquence à l'égard de l'histoire profane ? Quand *Tite-Live*, *Polybe* et *Tacite* racontent le même événement, la même bataille, le même siège, chacun avec des circonstances tellement différentes qu'elles s'excluent réciproquement, a-t-on jamais, pour cela, nié l'événement sur lequel ils s'accordent tous ? » « O excellent homme, dit-il encore ironiquement, n'as-tu donc jamais lu ce que dit un historien lui-même, et assurément un des plus exacts : *Neminem scriptorum, quantum ad historiam pertinet, non aliquid esse mentitum* ? Sans doute, il ne s'agit pas ici des faits dans leur en-

semble, mais de ces détails moins importants, qui échappent naturellement à l'attention du narrateur. Quel historien eût jamais pu aller au-delà de la première page de son ouvrage, s'il lui eût fallu posséder les pièces justificatives de tous ces petits détails ? Si nous sommes assez équitables pour ne pas faire subir la question à *Tite-Live*, à *Denys d'Halycarnasse* et à *Polybe*, à propos de chaque syllabe, pourquoi agir autrement envers *Matthieu*, *Marc*, *Luc* et *Jean* ? Le critique auquel nous avons affaire a cependant suivi une autre marche ; une pareille tolérance lui est complètement étrangère. Il a prononcé une sentence de mort contre toute histoire miraculeuse, quelle qu'elle soit, et ce avant toute audition de témoins ; aussi ne peut-il se résoudre à porter un autre jugement, même après avoir entendu les témoins. Cet esprit se manifeste encore sous un autre aspect ; le poids naturel et intrinsèque des contradictions ne lui suffit pas ; il faut qu'il y en ajoute un autre artificiel. Règle générale : — de tous les sens que peut présenter une proposition, celui qui offre la contradiction la plus choquante, doit être regardé, suivant lui, comme le plus probable. — Bien entendu, un critique aussi sagace n'ira pas mettre dans les mains de son adversaire d'autres cartes que celles qu'il croit pouvoir couper avec le plus de facilité.

Quelques lecteurs se sont plaints de l'ennui

constant dont ils n'ont pu se défendre, en lisant cet ouvrage. Rien de plus monotone en effet que la marche de notre critique. Il a formulé un certain nombre de lois, destinées à faire l'office de cornues et d'alambics, pour volatiliser les faits évangéliques; et, grâce à elles, il est assuré d'obtenir, dans tous les cas, un sublimé très-volatil. Le procédé est extrêmement uniforme*.

Que l'on essaie d'appliquer cette méthode à l'histoire d'un homme illustre, quel qu'il soit, et l'on pourra juger quelle masse de légendes mythiques a rempli le monde jusqu'ici!

Nous ne nous proposons pas de démontrer ici que toutes les contradictions reprochées à nos évangélistes sont seulement *apparentes*. Nous sommes, il est vrai, convaincus que la majeure partie de ces contradictions est facile à concilier d'une manière satisfaisante; et nous trouvons, dans les dissertations de Hoffmann, de Kern, et d'Osiander contre Strauss, des matériaux très-propres à remplir ce but**. Mais admettons, si l'on veut, que, parmi ces contradictions, il en est un certain nombre dont la solution nous manque, nous n'en se-

* Voici une des lois dont notre exégète s'est servi; elle servira de spécimen: « Plus un essai de conciliation est conforme à l'esprit de l'*harmonistique* en usage jusqu'à présent, moins on doit lui accorder de créance. »

** Ces matériaux seront publiés par M. l'abbé Chassay, dans la suite de son livre sur le *Christ et l'Évangile*.

rons nullement embarrassé*; car les conséquences tirées de ces contradictions contre la vérité historique de l'ensemble, sont insoutenables et contraires à ce qui a toujours été universellement pratiqué dans le domaine de l'Histoire.

Pour tout comprendre, dans les écrits de l'antiquité, il faudrait que nous puissions nous transporter dans un monde qui nous est devenu intelligible, sous bien des rapports; et cette observation s'applique aux auteurs du Nouveau-Testament, comme à tous les auteurs anciens. Une très-grande partie des différences, ou des erreurs apparentes

* « Apparet nos non debere arbitrari, dit saint Augustin, mentiri quemquam, si pluribus rem, quam audierant vel viderunt, reminiscuntibus, non eodem modo atque eisdem verbis, eodem tamen res fuerit explicata, ut sive mutetur ordo verborum, sive alia pro aliis, que tamen idem valeant, verba ferantur, sive aliquid quod vel recordanti non occurrit, vel quod ex aliis que dicuntur possit intelligi, minis dicatur; sive aliorum que magis dicere statuit narrandorum gratia, ut congruus temporis modus sufficiat, aliquid sibi non totum explicandum, sed ex parte tangendum quisque suscipiat (De consensu Evangel., liv. II, 42). »

Après avoir défié les exégètes rationalistes de nous montrer dans l'écriture une seule contradiction, qui ne puisse pas être purement apparente, M. Glaire justifie notre confiance à ce sujet par les observations suivantes: « Les rationalistes d'Allemagne se vantent d'avoir fait disparaître eux-mêmes un grand nombre de ces contradictions; et, il faut en convenir, malgré les erreurs capitales où les ont entraînés leurs faux

signalées par les interprètes modernes, peuvent assurément dériver de cette cause. On rencontre même chez nos évangélistes, à un plus haut degré que chez les autres historiens de l'antiquité, les difficultés qui proviennent de l'inexpérience dans l'art d'écrire l'Histoire. Peu familiarisés avec les exigences de cet art, nos auteurs sacrés se bornaient à écrire en partie ce qui s'était empreint plus profondément dans la tradition et dans leur mémoire. Or cela se réduisait à des traits généraux, et donne, par cette raison même, plus facilement naissance à des contradictions apparentes. Si donc les critiques

principes d'exégèse et d'herméneutique, leur érudition profonde dans les langues et les sciences orientales leur a fait expliquer d'une manière satisfaisante beaucoup de passages qui, par leur obscurité, déconcertaient la critique la plus consciencieuse. Or ces premiers résultats prouvent que de nouveaux efforts et des recherches plus approfondies pourront diminuer encore le nombre de ces prétendues difficultés, et que nous devons attribuer uniquement à notre ignorance de ne pouvoir expliquer les autres. » (*Introd. hist. et crit. au tin. de l'Ancien et du Nouveau Testament*, t. 1, p. 42-43). — « Tous les faits qui ont ensemble quelque ressemblance, ne sont pas toujours les mêmes : ainsi les multiplications des pains dont il est parlé dans l'Évangile, les expulsions des changeurs du temple, plusieurs guérisons, quoiqu'assez semblables dans plusieurs circonstances, ne sont cependant pas réellement identiques. C'est par ce principe qu'on a fait disparaître plusieurs contradictions apparentes des Évangiles, et que les narrations des historiens de la Résurrection ont été accordées de la manière la plus satisfai-

sont assez équitables pour venir en aide à tous les autres historiens, par des hypothèses historiques ; s'ils harmonisent, par des liaisons conjecturales, leurs relations en apparence contradictoires, les auteurs du Nouveau-Testament n'ont-ils pas bien plus droit encore de réclamer leur bienveillance ?

Ce serait du reste une grossière illusion, de s'imaginer que l'on ne trouve pas, chez les auteurs profanes les plus exacts, des difficultés semblables à celles que l'on signale si soigneusement chez nos évangélistes. Ces difficultés se rencontrent également chez les auteurs profanes, là même où presque toutes les circonstances qui auraient dû les leur faire éviter, se trouvent réunies, sincérité d'intention, connaissance bien précise des circonstances,

sainte. Quand ce sont les mêmes historiens qui rapportent des faits en apparence contradictoires, il faut examiner si la contradiction apparente ne vient point d'une omission de circonstances, les faits étant rapportés, dans un endroit, plus succinctement et, dans un autre, avec plus de détails. On ne doit jamais perdre de vue que les personnages dont il est parlé dans les écrivains sacrés, peuvent avoir deux noms, deux pères différents, et peuvent être omis dans les généalogies, qui chez les Juifs n'étaient pas toujours complètes.... Enfin les mêmes choses peuvent être considérées dans différents temps, dans différents lieux et sous différents rapports, etc. » (*Ibid.*, p. 491-492. — Voyez surtout, t. V, p. 332 et suiv.).

(Note de l'Éditeur.)

expérience acquise des moyens d'exposition *. — Citons quelques exemples.

La vie entière d'Alexandre et de simples épisodes de cette vie ont été écrits par des témoins oculaires, qui nous promettent des relations certaines ; je veux dire, par ses lieutenants et par ses amis , Ptolémée , Aristobule , Onésicrite , Néarque , Charès , Marsyas , Ehippus , Eumènes , Beto , auxquels nous devons ajouter encore trois auteurs du genre historique, les philosophes Callisthènes, Clitarque et Anaximènes, dont les relations toutefois ont un caractère oratoire qui nous les rend suspects. A la vérité, les écrits des premiers ne nous ont point été conservés ; mais nous en trouvons des extraits fidèles dans les œuvres d'Arrien, de Plutarque et de Strabon. A l'exception d'Onésicrite, tous ces historiens passent pour très véridiques, surtout Ptolémée, Aristobule et Néarque. Quelques-unes des relations de ce dernier l'ont cependant fait juger avec sévérité par Strabon ; mais Vincent, dans les temps modernes, l'a justifié de la manière la plus éclatante **. Eh bien ! Les historiens d'Alexandre,

* Vopiscus écrivait à Junius Tiberianus : « Neminem historicorum , quantum ad historiam pertinet , non aliquid esse mentium ; quin etiam prodisse in quo Livius , in quo Salustianus , in quo Cornelius Tacitus manifestis testimoniis convincerentur . »

** A cette occasion, nous ne pouvons nous abstenir de faire une remarque. Si une connaissance plus approfondie de l'Orient

dont nous venons de donner les noms, ou ceux qui les ont pris pour guides, tout dignes de foi qu'ils sont, n'en offrent pas moins, dans leurs récits, un enchaînement perpétuel de différences et

a fait reconnaître, dans ces derniers temps, la vérité de faits qui, rapportés par un Hérodote, un Néarque, un Mégasthène, un Arrien, avaient au premier coup-d'œil l'apparence de fables, n'est-ce point un sérieux avertissement, pour l'historien, d'être très circonspect dans l'emploi d'une critique négative, appuyée uniquement sur des probabilités subjectives ? Si les relations historiques, qui nous attestent, sur des pays éloignés, bien des choses en apparence fabuleuses, se trouvent néanmoins confirmées par l'observation, pourquoi n'en serait-il pas de même bien souvent de ce que l'histoire rapporte d'in vraisemblable sur les temps éloignés ? Ne devons-nous pas présumer que la plupart de ces difficultés s'éclairciraient, s'il nous était possible de les rapprocher de nous ? Si une expérience plus grande change en faits réels des fables géographiques, pourquoi n'en arriverait-il pas autant à l'égard de mainte fable historique, dans le cas où l'expérience viendrait également ici à notre secours ? Citons un exemple singulièrement frappant. Ce que Ktésias rapporte d'hommes existant dans l'Inde, qui n'avaient jamais d'évacuation, si ce n'est par les urines, est regardé comme un des contes les plus absurdes et les plus niais qu'il ait jamais faits sur ce pays. Et cependant ces hommes existent en effet : ce sont des fakirs, qui ne vivent que de lait, et savent en empêcher la coagulation par des moyens du genre de l'émétique (Voyez HEEREN, *Sur la politique*, etc., t. I, part. 4, §. 2, p. 344 ; WILFORD, *Recherches asiatiques*, t. IX, p. 65 et suiv.) Heeren dit, dans le même ouvrage : « Les relations de Ktésias renferment des documents d'une haute importance pour celui qui écrit l'histoire naturelle, et s'occupe de recher-

de contradictions. Un examen attentif de ces récits, tel que celui de Sainte-Croix le démontre avec évidence*.

Exemple : Quel jour Alexandre est-il mort ?

ches sur l'histoire du commerce, ou sur celle du genre humain en général. Bien des choses, certainement, qui sont encore obscures et nous paraissent de véritables contes bleus, trouveront par la suite leur explication, si un Humboldt, ou un Pallas viennent un jour à visiter ces contrées.

* Le dernier historien d'Alexandre, Droysen, nous a fait voir la grande confiance que devait inspirer la vie de ce héros par Arrien. Néanmoins, Quinte-Curce nous parle de la vengeance cruelle exercée par Alexandre sur les Branchides, tandis que le fidèle et minutieux Arrien a passé ce fait complètement sous silence. Ce fait doit-il être pour cela relégué dans le domaine de la fable ? Nullement. Le consciencieux Strabon le cite positivement, et il est question dans Callisthènes (*Faits mémorables*) du lieu habité par les Branchides. Pourquoi donc Arrien n'en a-t-il point parlé ? Nous ne trouvons pas même d'hypothèse, pour expliquer son silence. — Alexandre avait pris la résolution d'épargner la ville de Cyropolis, en faveur de son illustre fondateur ; mais cette ville ayant été prise d'assaut, après un combat acharné, les habitants furent passés au fil de l'épée. Tel est du moins le récit d'Aristobule, suivi en cela par Strabon et par Q.-Curce. Cependant, d'après la relation de Ptolémée, admise par Arrien, les habitants furent faits prisonniers et transportés hors du pays. Sainte-Croix, en signalant cette différence, demande comment concilier deux historiens témoins oculaires du même événement. — Comment expliquer aussi les différences que l'on rencontre à propos de la ville de Zariaspas ? Arrien, sous les noms de Bactra et de Zariaspas, désigne deux villes différentes ; Ptolémée, en nommant ces deux villes, leur

Eumènes et Diodote, auteurs des *Éphémérides*, qui notaient jour par jour les événements de la vie du Roi, fixent le jour de sa mort au 11 juin, vers le soir ; Aristobule au contraire et Ptolémée, qui avaient assisté à son lit de mort, disent le 13 juin ! On peut voir, dans Sainte-Croix, les hypothèses au moyen desquelles Longuerue, Larcher et Sainte-Croix ont essayé de les concilier. D'après Aristobule, Alexandre a régné 12 ans et 8 mois ; selon Diodore de Sicile et Castor de Rhodes, 12 ans et 7 mois ; le 1^{er} livre des Machabées, Josèphe, Eratosthènes, disent 12 ans ; Cornelius-Nepos et Tite-Live, 13 ans ; Justin enfin, 35 ans et 1 mois. Nous sommes saisis d'étonnement en trouvant, sur de pareilles choses, des différences, dont la possibilité semblerait ne pas devoir exister, du moins entre ceux qui ont vu ces choses de si près. Mais qui pourra encore s'étonner de la diversité des dates assignées au jour de la mort d'un Alexandre, quand nos manuels les plus récents diffèrent sur le jour de la mort d'un Napoléon ?

assigne des degrés d'importance différents ; il distingue même le fleuve *Zariaspas*, sur les rives duquel était assise la ville du même nom, du fleuve *Dargidus*, sur lequel était assise *Bactra* ; et Strabon nous dit que *Bactra* et *Zariaspas* étaient une seule et même ville. Droysen essaie de les concilier au moyen d'une hypothèse : de même, dit-il, que beaucoup de villes de cette contrée portent aujourd'hui le nom de *Balch*, de même jadis elles portaient celui de *Bactra*, en sorte que *Zariaspas* avait aussi ce nom.

Tandis que nos manuels indiquent généralement la date du 5 mai 1821, nous voyons Wachler, dans la 5^e édition de son manuel historique (p. 454.) lui assigner celle du 20 mars 1821 !

Rien n'est plus fait pour porter une vive lumière sur notre sujet, que de comparer, pendant quelque temps, deux historiens aussi solides que Tite-Live et Polybe, lorsqu'ils racontent les mêmes événements, par exemple, la campagne d'Annibal en Europe, et surtout le passage des Alpes par son armée. Tite-Live a puisé consciencieusement à des sources contemporaines des événements; il avait pour guides Cincius Alimentus qui, sur cette campagne, avait obtenu des documents de la bouche même d'Annibal, pendant qu'il était son prisonnier, et Cœlius Antipater, qui vivait du temps des Græques. Polybe vint à Rome en l'an 587 (ab U. c.), par conséquent 35 ans environ après la retraite d'Annibal; à l'âge de 40 ans à peu près, il avait parcouru lui-même les Alpes, où il put prendre des renseignements près des vieillards de 70 ans, ou environ, qui, à l'âge de 20 ans, avaient été témoins oculaires du passage des Alpes par les Carthaginois. Quelles différences inexplicables ne remarque-t-on pas néanmoins entre leurs relations ! Zander, dans l'ouvrage intitulé : *Passage des Alpes par l'armée d'Annibal* (Göttingue, 1828), a fait un tableau synoptique de la relation de l'historien grec et de celle de l'historien latin. On peut juger, d'après ce

tableau, si les différences sont ici, ou moindres, ou plus grandes que dans les évangiles synoptiques. Combien les savants, qui ont cherché à concilier ces deux relations, ne différaient-ils pas eux-mêmes entre eux ! Quelle divergence ne trouve-t-on pas jusque dans les excellentes recherches toutes modernes de Zander et d'Uckert (Voyez la Géographie de ce dernier, t. II, part. 2.) !

Les hommes qui ont étudié cette question, sont-ils par hasard des savants de cabinet, qui, assis près de leurs in-folio, ont formé leurs opinions sur le texte des anciens auteurs, ou bien des voyageurs peu instruits qui, sans avoir une connaissance exacte des anciennes relations, ont émis leurs propres conjectures ? Ni l'un, ni l'autre. Écoutez le savant Uckert (V. son *Introduction au tableau des différences*, a. a. o., p. 561) : « Des hommes plus capables que tous autres de porter un jugement sur ce passage, des militaires expérimentés et versés dans l'art stratégique, ont parcouru les Alpes, les auteurs que nous venons de nommer à la main; ils ont tout examiné, sur les lieux mêmes, et ils sont aussi peu d'accord entre eux que les savants qui ont expliqué les relations des anciens, d'après des cartes, ou des relations de voyageurs plus ou moins exactes. » Nous ne serions donc nullement étonnés, si quelque critique, faisant une application hardie d'une des règles formulées par Strauss, venait à ranger le passage

des Alpes dans la région des mythes. Mais une critique sensée ne mettra pas en doute qu'au moins l'un des deux historiens anciens, Polybe, était certain de ce qu'il avançait, et que l'obscurité, dans laquelle ce sujet nous apparaît, provient uniquement de l'insuffisance des moyens d'exposition, ou d'une observation défectueuse des sens*.

* Les paroles suivantes d'Uckert (p. 522) expriment le même jugement : « Si on lit sans prévention la relation entière de Polybe et les motifs qui l'ont porté à faire des recherches dans ces contrées, on reconnaît que ni ses contemporains, ni lui-même, n'avaient aucun doute sur la route suivie par Annibal; et, s'il la parcourut, ce fut uniquement pour se convaincre et convaincre les autres que ceux qui avaient peint cette entreprise comme si aventurée et si prodigieusement dangereuse, ne méritaient aucune créance. » On peut juger, d'après une assertion de Zander, à quel point les voyageurs sont aisément trompés, sur de tels sujets, par une observation insuffisante, et combien les recherches des savants qui s'appuient sur eux sont défectueuses. Zander soutient hardiment qu'il n'existe sur aucun point du passage, un lieu d'où l'on puisse apercevoir les contrées de la haute Italie; et, sur ce fondement, il rejette sans façon dans le domaine de la légende populaire, ce que Polybe et Tite-Live racontent à cet égard, ainsi que la harangue prononcée dans cette circonstance par le grand capitaine. A quoi Uckert, auteur bien plus profond, oppose le passage suivant de GAOSLEY (*Notes sur les Alpes, par deux gentilshommes suédois*, Londres, 1763, t. I, p. 56.) : « L'espace de coupe que forme le plateau du Mont-cenis, est bordée de falaises très élevées; ce plateau n'occupe donc pas, au pied de la lettre, le sommet de la montagne. C'est

Ces difficultés géographiques-historiques nous rappellent une autre discussion analogue, qui peut également nous servir de pièce justificative pour le sujet que nous traitons. Nous voulons parler des tentatives faites pour déterminer le lieu où, selon Tacite, Hermann livra sa célèbre bataille. Quelle incertitude ne voyons-nous pas régner encore, après les témoignages de Tacite, de Dion-Cassius et de Velleius ! Et cependant, quelles ressources les savants ne trouvaient-ils pas dans ces témoignages ! Lipsius indiquait Winfeld et Teutberg ; Fein, Pyrmont ; Justus Moser, le pays d'Osnabruck ; et les nombreuses monographies de Hammerstein, de Tappe, de Clostermeyer, etc., où cette question historico-géographique a été traitée avec le plus grand soin dans ces derniers temps, ne diffèrent pas moins entre elles. L'opinion n'est guère plus fixée sur l'époque que sur le lieu où s'est passé ce mémorable événement de l'histoire allemande ; elle varie de la 9^e à la 10^e, ou à la 12^e année après le Christ.

Mais les meilleurs écrivains ne se contredisent pas seulement les uns les autres; ils sont au moins autant en contradiction avec eux-mêmes; et notre

à mi-côte d'une de ces falaises, à la hauteur du Priencé, qu'on découvre les plaines du Piémont, et c'est de là qu'Annibal put les montrer à son armée. » (Cf. MARCARD, *Voyage dans la Suisse française et en Italie*, Hambourg, 1799, in-8°).

critique, qui ne l'ignorait pas, n'aurait pas dû accuser si sévèrement les historiens du Nouveau-Testament, quand des phénomènes du même genre semblaient se reproduire également chez eux. L'ouvrage de Wachsmuth sur l'histoire ancienne de Rome, nous fournit plusieurs pièces à l'appui de notre assertion. Il signale en effet, dans Tite-Live, des contradictions nombreuses. Outre ces contradictions, l'historien latin nous offre, comme tous les autres historiens, des omissions frappantes. Que deviendrait donc le crédit si légitime dont il est en possession, si on lui appliquait la critique destructive imaginée en haine de nos Écritures ? Strauss, en effet, manque rarement de s'emparer des omissions de nos évangélistes, pour démontrer le caractère non-historique du Nouveau-Testament. Les contradictions et les négligences signalées dans Tite-Live doivent-elles être attribuées uniquement à sa légèreté et à son inattention ? Nullement. Des critiques modernes, tels que Lachmann, ont fait voir que, dans une multitude de cas, elles étaient bien plus vraisemblablement le résultat d'un attachement trop servile aux documents que l'historien avait sous les yeux. S'il en est ainsi, le parallèle avec les *synoptiques* et l'auteur des Actes des Apôtres devient d'autant plus frappant ; car, on ne peut le méconnaître, la tradition exerceit sur eux une immense influence.

Les historiens modernes n'ont pas manqué,

bien entendu, de critiquer sévèrement leurs prédécesseurs, lorsqu'ils les ont trouvés coupables de semblables contradictions, ou de pareilles négligences ; mais ont-ils échappé eux-mêmes, avec plus de bonheur, au sort commun de l'humanité ? Pas davantage. — Droysen a souvent redressé les auteurs grecs sur lesquels il s'appuyait ; mais la critique l'a convaincu à son tour de contradictions non moins considérables que celles des historiens redressés par lui (*Annuaire de Jahm*, v. 15, cah. 2, p. 180). Une connaissance plus approfondie des exigences de la critique, n'a donc pas suffi pour imprimer à nos historiens modernes une marche plus assurée que celle des anciens. Aussi Bayle, dont la vie a été consacrée à rechercher les erreurs des autres, disait-il à la fin de sa carrière : « Je ne doute point que qu'outre mes péchés d'omission, qui sont infinis, il ne m'en soit échappé un grand nombre de commission. » — A tous égards, dit Wolf*, ce serait une erreur de s'imaginer que l'histoire des événements de ce monde devient plus digne de foi, à mesure que ces événements se rapprochent davantage de nos jours.

Citons seulement ici les preuves que nous offre à cet égard l'ouvrage d'un homme qui s'est acquis, parmi les historiens militaires modernes, une réputation bien méritée, l'*Histoire des campagnes de*

* Voyez son *Musée pour servir à la science de l'antiquité*.

Bonaparte en Italie, par M. de Clausewitz. Les documents recueillis dans cet ouvrage sont puisés aux sources les plus authentiques, dans les rapports des généraux autrichiens au Conseil aulique, et dans les rapports officiels de Bonaparte au Directoire, comparés avec ses mémoires; c'est là, en un mot, une histoire faite avec soin, et qui décrit en détail les opérations des armées françaises et autrichiennes. On y rencontre néanmoins un grand nombre de circonstances inexplicables et d'assertions contradictoires, qui, comme chez les évangélistes, ne peuvent être attribuées qu'à la défectuosité des moyens d'observation et d'exposition.

S'il fallait une concordance absolue, pour posséder une histoire véridique, nous devrions y renoncer totalement. Mais, quoique cette concordance n'existe point, tout homme de bon sens croit à l'existence d'une *histoire vraie*; et, loin de se laisser effrayer par les discordances de détail, il se borne à en conclure qu'il y a exagération dans l'exigence d'un accord *absolu*.

Il y a ici deux choses à considérer; — 1^o l'intérêt général s'attache surtout aux grands faits de

* Je ne parle pas de l'obscurité provenant d'une altération volontaire de la réalité historique. Les mémoires des amis de l'empereur font assez connaître combien il s'inquiétait peu de la vérité, dans ses rapports officiels. — (Voyez les *Mémoires de Bourienne*, t. II, p. 445).

l'histoire; — 2^o dans la plupart des cas, les vérités qui ressortent de ces faits, se reconnaissent avec certitude, malgré toutes les différences accidentelles. — Si l'on veut bien comprendre ces deux choses, on reconnaîtra que l'histoire, prise dans sa *généralité*, nous transmet la vérité avec des garanties suffisantes de certitude. Mais, plus l'intérêt se particularise et porte sur des circonstances accidentelles, plus aussi l'histoire devient incertaine. Il suffit à l'intérêt général de savoir qu'Annibal a exécuté l'audacieux passage des Alpes, et porté l'épouvante jusque dans Rome; mais qu'il ait effectué ce passage par le Saint-Bernard, ou par le Mont-Cenis, voilà qui est assez indifférent. Aussi, qu'un général étudie cet événement, dans le but spécial d'apprendre de quelle manière ce passage a pu s'exécuter, cette question particulière lui offrira moins de certitude; et qu'un numismate, après avoir trouvé une pièce de monnaie, qu'il soupçonne devoir être punique, cherche à s'assurer si les Carthaginois n'ont pas campé dans le lieu même où il a trouvé cette pièce, ce point d'histoire pourra lui paraître enveloppé d'une incertitude encore plus profonde. Le même fragment historique peut donc offrir plus ou moins de certitude, selon le genre d'intérêt par lequel on est guidé et le but qu'on se propose en l'étudiant. — Mais, en définitive, l'histoire donne satisfaction à l'intérêt général, en ce sens que, malgré toutes les différences de détail qui peuvent exister entre les

diverses relations, on trouve dans chacune d'elles, pour peu que des considérations systématiques ne s'y opposent pas, un fond essentiel d'une incontestable certitude.

L'intérêt général de l'histoire du Christ, c'est l'intérêt religieux. Plus il a d'énergie, plus les contradictions, ou les différences historiques et chronologiques s'effacent et perdent leur importance. Il est complètement indifférent, au point de vue religieux, que le Sauveur ait guéri un aveugle lors de son entrée à Jéricho, ou bien à sa sortie de cette ville; qu'un événement quelconque ait eu lieu le jeudi, ou le vendredi; qu'en parlant du chant du coq, Jésus ait dit que cet animal chanterait une fois, ou deux fois, etc.; car, dans un cas comme dans l'autre, le fait religieux est absolument le même. Cette conviction a dû servir de point de départ aux historiens évangéliques; sans quoi ils auraient évité avec le plus grand soin ces différences dans les détails.

Lorsqu'un critique soupçonneux et défiant rencontrera chez eux une anomalie choquante, il ne pourra, à la vérité, se défendre de penser plus d'une fois: « Ah! que n'aurait pas donné le bon Matthieu, s'il lui eût été seulement permis de « jeter un coup-d'œil sur l'évangile de l'apôtre « son condisciple! » Mais que dira-t-il, si on lui démontre que l'un connaissait l'évangile de l'autre, et que cette connaissance n'a eu aucune in-

fluence sur son récit? Tous les critiques admettent que l'un des trois synoptiques, pour le moins, a pu avoir un écrit de ses coopérateurs sous les yeux; et ils reconnaissent unanimement que Jean, ayant écrit le dernier, a connu les œuvres de ses prédécesseurs. Bien plus, nous pouvons montrer dans le même auteur, et sur le même fait, non-seulement deux, mais trois relations diverses, qui toutes diffèrent entre elles, d'une manière notable; nous voulons parler de la triple et si remarquable relation de la conversion de Paul, dans les Actes des Apôtres, ch. 9, 22 et 26; sujet traité avec un grand discernement par Gieseler. Si ce fait prouve, d'une part, avec quelle exactitude scrupuleuse l'auteur des Actes a dû se servir des documents écrits, il montre, d'autre part, combien de semblables différences lui paraissaient devoir peu nuire à la crédibilité des Actes, dans leur ensemble. Assurément, cette indépendance d'esprit et cette candeur des évangélistes ont quelque chose de frappant. Quand les hommes des temps apostoliques citent l'Ancien-Testament, on s'aperçoit ordinairement que leurs citations sont faites de mémoire; ce qui entraîne des différences inévitables. Ne devons-nous pas en conclure qu'en pratique ils reconnaissaient, dans la parole de Dieu, une différence entre ce qui est essentiel et ce qui est de peu d'importance? Les discordances de leurs relations nous mènent à la même conclusion, pour ce qui concerne les évé-

nements. La conscience intime de la distinction posée ci-dessus, entre l'essence et la forme, existait donc dans la primitive église; nous ne l'y voyons pas, je l'avoue, complètement formulée, comme dans *Origène* et dans *Chrysostôme*; mais enfin elle existait déjà.

On pourrait dire, à la vérité, que, si les historiens sacrés faisaient peu de cas, pour eux-mêmes, de ces contradictions dans les détails, ils auraient dû, ne fût-ce que par condescendance pour les lecteurs soupçonneux, viser à une exactitude complète dans les choses même peu essentielles. En effet, à chaque époque, on rencontre des hommes qui, partout où ils portent leurs regards, aperçoivent des difficultés voltigeant comme des mouches devant leurs yeux. Lorsqu'ils lisent l'Écriture sainte, les discordances qu'ils y remarquent, viennent donc se placer constamment entre leurs yeux et l'objet de la croyance, et forment ainsi un obstacle à la foi. Mais, pour guérir ces hommes à faible vue, faudrait-il donc, avant de leur demander la foi, parcourir avec eux toutes ces difficultés et leur montrer qu'elles sont loin d'être insolubles? Non assurément! Il n'y aurait guère à perdre chez un homme que des doutes aussi légers pourraient induire à abandonner la foi; comme il n'y aurait guère à gagner chez celui dont la foi serait due à des motifs aussi faibles, que la preuve d'une conformité absolue entre les relations historiques des divers évan-

gélites. Si un apologiste se targuait d'avoir rendu un pareil service, quiconque a le cœur bien placé ne pourrait s'empêcher de lui répondre par les belles et fières paroles que prononça la reine Christine, en déposant la couronne : « *Non mi bisogna, e non mi basta.*—Je n'en ai pas besoin, et elle ne peut me suffire. »

Supposons qu'un de ces malades à la vue faible, qui ont toujours des mouches devant les yeux, se fût présenté devant Paul, et qu'à son discours sur le crucifié il eût objecté des discordances semblables à celles que Strauss reproche aux évangélistes, concernant l'âne, ou le vinaigre, ou le chant du coq; qu'en pensent nos lecteurs? Croient-ils que l'Apôtre se fût livré à l'analyse de l'affinité qui existe entre le vin aigre et le vinaigre (V. ci-dessus, p. 363), ou à celle des rapports de tendresse entre l'ânesse et son ânon, etc.? Nous croyons, nous, qu'il eût dit au postulant : « Mon ami, ton heure n'a pas encore sonné. »

Admettons que la substance de l'histoire miraculeuse soit réelle, les erreurs des évangélistes (si tant est qu'elles ne soient pas seulement apparentes) ne seront-elles pas à la vérité religieuse contenue dans l'Évangile, ce que les erreurs historiques d'un poète sont à la vérité poétique? Quand *Homère* fait entreprendre un voyage d'onze jours à Télémaque, et ne le fait revenir qu'au bout de trente; quand *Shakespeare* met en scène Richard III par-

lant de Machiavel, ou quand il transporte la Bohême sur les bords de la mer, il doit bien certainement se rencontrer plus d'un pédant dont cela trouble l'admiration ; mais je suppose que l'exactitude historique eût été observée, ces gens-là auraient-ils donc éprouvé une grande jouissance ? Si ne point se laisser troubler dans sa foi poétique par de pareilles méprises, est la marque d'un véritable goût poétique, n'est-ce point aussi une preuve de la solidité du goût religieux, de ne point se laisser ébranler dans sa foi religieuse par des erreurs semblables ?

Que n'a-t-il été donné à notre exégète d'aborder l'histoire miraculeuse des évangiles sans prévention ! Comment cet esprit si pénétrant n'a-t-il pas compris la vérité de cette belle parole d'Augustin : « *Dandum est Deo eum aliquid facere posse, quod nos investigari non possumus !* » Il aurait certainement porté un autre jugement sur les discordances de nos évangiles. Mais il a, au contraire, abordé le Nouveau-Testament avec ce préjugé : *les miracles sont impossibles*. Il était donc prouvé d'avance pour lui que les évangélistes étaient ou des imposteurs, ou des gens abusés ; or on sait combien il est facile à un juge d'instruction préalablement convaincu de la culpabilité d'un accusé, de troubler l'innocence et de la mettre en contradiction avec ses propres paroles. Notre critique, dans son examen des évangélistes, agit constamment comme s'il avait affaire à des gens auxquels

on ne pût accorder la plus légère confiance. Si, du moins, il s'était assujéti lui-même aux formes d'un tribunal criminel ! S'il eût accordé à nos auteurs sacrés le bénéfice de cette règle, imposée par une sage législation (titre 2, ch. 6, § 389) aux tribunaux criminels de la Prusse : « Quand des témoins, ou des experts, sont divisés sur un point, mais d'accord sur d'autres circonstances, celles-ci doivent être regardées comme prouvées, pourvu qu'elles soient indépendantes du point controversé, et que, d'autre part, les déposants ne soient point suspects ! » Mais il s'en faut bien qu'il ait suivi cette loi si juste. Il a prononcé avec la liberté illimitée d'un juré, d'après l'opinion qu'il s'était faite avant les débats. Aussi l'injustice de son arrêt sera-t-elle avouée par quiconque n'a pas, à son instar, prononcé sur les prévenus, même avant leur interrogatoire.